

Ironie

Ironie

Ironie

Interrogation Critique et Ludique n°215 Juillet/Août/Septembre 2022

<http://ironie.free.fr> ISSN 1285-8544

IRONIE : 51, rue Boussingault 75013 Paris

VOIR

Cahier I

Flèche blonde au jardin. Les cheveux relevés attachés par derrière, elle grimpe légèrement l'escalier. Un rameau de fleurs blanches est sur son chemin. Alors elle tord vivement la tête, colle le nez, la bouche au bouquet frais puis se redresse d'un mouvement courbe et souple. Animale, elle se dégage du piège agréable, chatte ivre des parfums, museau mobile et prompt, transportée. Elle m'a vu la voir ; elle file gravement. Plus tard je la retrouve au téléphone. Elle raccroche, s'éloigne d'une course d'oiseau.

C'était une fille dense, menue, aux ailes encore à naître, une nymphe à ravir, simple, toute en fraîcheur piquante mais tôt enfuie.

Cirque de fêtes galantes. Vide. Peu de créatures d'assez bon aloi pour le rôle. Le perpétuel redéploiement du feuillage.

Paris devenu gris, plus de femmes, la poudre grise des phrases.

La jeune indienne à nouveau croisée avec le même sourire de plaisir, plus appuyé, elle se retourne franchement ; j'hésite, immobile. Lorsque je me décide il est trop tard et c'est tant mieux : « Dans la nouvelle science chaque chose vient à son tour » ou bien : « Lasciar la fretta che l'onestade ad ogni atto dismaga. »

Le désir, justement pratiqué, enveloppe son effectuation objective...

Joyeux, je veux partager avec S le plaisir que me donne l'exquise manière dont Virgile tient et soutient Dante du bout des doigts graciles, en plein Achéron grouillant de damnés. Elle me répond *glacis bruns éclatés, pourris*, parce que *mal appliqués*, etc... l'école du Louvre !

Cahier III

Les femmes aimées me traversent, c'est le vent sur la lande. L'une appelle l'autre. Elles tournent, se fondent, se condensent et fusent à toutes les allures, ramassées dans un sein, une langue, deux jambes croisées. Autour de ces sirènes le néant et la mort jettent leurs vapeurs sans nous atteindre. Elles ont augmenté, accru, elles ont moulé et projeté la colonne du souffle qui à son tour les baise, les excite à vivre. D'une, j'ai pris le baiser qui piquera la nuque d'une à venir. Je lève leurs chairs avec la mienne, dressée par les baisers anciens, d'autres humeurs prodigues restées magiques. La dernière morsure sur une épaule fraîche et troublée allume d'autres belles évanouies soudain palpables, aimables sous le baiser. Un feu court sur des pierreries...

Chaque jour, les femmes aimées demandent leur part du banquet. Que je les évoque ne peut suffire. Je dois les inventer, les faire renaitre et les faire vivre comme je vis maintenant. Si je ne le fais pas, elles font les goules, elles encombrent les passages, bloquent et traitent les rimes amoureuses à petits coups de néant en colère, impérieuses, incongrues souveraines de ma chair.

Cahier IV

L'amertume aux plis de la bouche, de chaque côté, c'est la marque indéfectible de la vie connue comme nausée. Beaucoup de femmes ; les hommes seraient-ils plus légers ? Sans doute non, mais il est rare qu'ils n'aient au moins la poésie du pauvre, un coût passablement jouissif. Or, moins le sexe est une affaire et plus, à tout prendre, s'affirme-t-on plus léger, détaché, agissant.

À Naples, un peuple, à Marseille, des petits-bourgeois.

Le ciel m'embrasse, frais, léger.

Voir c'est aimer.

Je veux écrire pourquoi je n'aime pas cette jeune fille, fade à première vue, je la regarde mieux et aussitôt je vois vraiment ses joues rosées, sa bouche flexible, même ses yeux de biche ordinaire s'animent de la tendre, de la mystérieuse lumière propice d'un sous-bois. Pourtant cette jeune femme est plate en vérité, je n'y débusque pas la saillie d'un désir mais bien l'étale orthodoxie d'un état, d'une très canonique économie. Mais le *voir* emporte le morceau, il remet la pensée à sa place, sa toute petite place *personnelle*.

Tout à coup elle se déshabille, s'extrayant du manteau comme on saute le pas, décidée, soudaine. Une femme ombreuse, quarante, cinquante ans, en fourrure. Tous ses traits ferment son visage, air malade, buté, triste - qu'on ne me regarde pas ! - fébrile, nerveuse. Son homme arrive, un intellectuel rive gauche, cinquante ans, elle sourit autant qu'elle peut, timide, encore enfermée dans l'ombre. Elle ressemble beaucoup à ma concierge, femme nocturne, embarrassée, cassante, étranglée, rivée à *sa douleur vitale*, d'un seul tenant.

Modes singuliers de l'infini.

La personnalité affirme par une qualité particulière, singulière, l'impersonnalité, ou l'infini dans la personne.

Femme pointue, accent circonflexe des sourcils, nez à facettes triangulaire, piquant des yeux.

Visage large, presque rond, traits plutôt fins, teint blanc porcelaine rosé aux joues, bouche petite, front moyen, cheveux châtons, longs. Délicatesse, yeux tendres - myopie ? Sourcils droits, moues de la bouche, vivacité.

Brune à coupe « bondage », frange droite et lisse coupée au milieu du front. Fort nez carré, forte bouche, teint blanc un peu cireux donc couleurs très tranchées, noir, rose cerise jeune, front blanc.

D'un regard par en-dessous, elle examine - jeune fille transparente, générique, quoique piquant du regard, y revenant par à-coups mais fort gênée, empêchée, sans beaucoup de métier. Très enfantine mais tout de même intéressée, ses yeux croisent de plus en plus du côté des regards qui la dévisagent, bouche intéressante au dessin fin, large, la chair est tourmentée, débordée de deux ou trois poussées d'acné. Fille chafouine, airs controuvés, petite branleuse, rompue à la solitude, rêveries d'enfance, dissimulation, lente, sans doute ardente, tenant à ses plaisirs, plus enfant que femme. Subissant les regards, les yeux baissés mais en vue, montrant ce qu'on regarde et qu'elle le sait. Front sage, blanc, veines bleues. Je ne l'imagine pas prendre du plaisir à ou avec quelqu'un. Elle est encore trop dans la grande coupure, jardin d'enfant secret d'un côté, pure convention de l'autre. Chevalière, longs doigts mais droits, sans galbe. Tout ça n'est pas formé, le désir ne sort pas, il reste au grenier. Le bandana sage autour du coup, le sein petit, l'œil petit aussi, trouble, fuyant. Ainsi coupée à mi-corps, elle n'en a pas. Assez complaisamment exhibitionniste pourtant, sous le prétexte de la réflexion elle prend des poses.

K, p. 28 : « Ce que les Philosophes disent de la réalité est souvent aussi décevant que l'affiche qu'on a pu voir chez un marchand de bric-à-brac : "Ici, on repasse. Apporte-t-on son linge à repasser, on est dupé : l'enseigne est à vendre. Ironie »

Cahier VI

J'aime la pornographie parce qu'elle montre qu'il n'y a personne. Comme j'aime la puissance féminine parce qu'elle ruine le faux esprit masculin. Celui qui ne pense pas puisqu'il pense la chimère idéale, sans corps, et jamais son désir.

La pornographie inflige un éclatant démenti au sens de l'histoire érotique : celui qui n'anime ni ces trous, ni ces rondeurs, il n'en goûtera que le vent. La nullité. Elle est donc un défi à l'existence, à la consistance de mon désir. Je suis donc je bande.

Le vent froisse les feuilles. Elles sifflent. Si le cœur bat de colère, agressif, c'est qu'il y a toujours le paradis à faire... Cheville menue, rond, globe ample d'une fesse contre le vacarme narcissique de la tristesse. La convoitise des nombreuses images des corps flotte dans le vent, avec la tenue du souffle et l'acuité, maintenant.

Caresse rapide ou plus appuyée de leurs regards sur ma colonne, sur mon souffle. C'est lui seul qui séduit.

Une flaque mousseuse de miel, une coulée chaude et moussue de caramel blond, l'oreille de nacre et le visage d'ange musicien. La main puissante, grande, souple, ondulée comme un serpent. Immobile comme lui dans le temps qu'elle hypnotise, juste avant l'attaque. Son sein qui pointait tout à l'heure sous le tricot de coton blanc s'est débandé. C'est une main de Diane, sûre, précise, persévérante jusqu'à la proie. Les bras fins et ronds, le visage en triangle au nez sensuellement fort et droit...

Je regarde une femme, vu mon chemin et celui d'un homme s'approchant je crois trouver un rival. Point du tout : il passe, il repasse, il me suit ! Cela dure et... m'impatiente. Il me coince presque, je le regarde dans les yeux et crois faire une mine courroucée. Il poursuit, il me poursuit. Enfin, une belle femme passe, sculpturale, une déesse. Je la détaille, je la décortique nettement, mon homme saisit le malentendu. Paix !

Axiome : on ne souffre que de ce qui n'est pas. L'être est jouissance. La souffrance est non seulement une erreur mais un délire (je ne parle pas de la souffrance physique). La souffrance est l'apologie du non-être. L'absence, le manque, la privation sont autant de douleurs réelles entées sur des valeurs fausses, faux êtres et vrais délires élus, chéris, ce qu'on appelle : *moi*.

Beauté des jeunes filles, le visage vierge comme le matin, vierge de sens arrêté.

Je vois une jeune femme mauve, blanche et blonde. Elle est transparente au point qu'on aperçoit ses veines bleues sous son visage, elle est ronde comme un pain, longue et dense. Ses deux seins mauves bombent telle une cuirasse de guerre, je vois l'arrondi léger du ventre où la main se repose. Texture plumeuse et chaude de l'ensemble, visage de Madeleine, volupté tendre et enlèvement spirituel. Un gros bleu au côté de la cuisse, sous le voile, rappelle à la viande, au sexe cru.

Elle est avec une larve sérieuse et convenable qu'elle fait marcher. Pauvre maîtresse enclose dans son esclave. Ses cheveux, taillés en flamme renversée.

Sur un plan métaphysique le désir est la vérité de la vanité. Le ruban pose l'être.

Cahier VIII

S n'a pas encore choisi entre réussir la vie ou réussir sa vie, c'est à dire les rater toutes sauf une.

Je suis étudiant en *sens* et bientôt Docteur : j'arrive à rien.

Un homme qui ne rêve pas n'existe pas.

Cette belle vie de solitude, ce rapport cruellement intime au monde où rien n'accède qui ne soit prisé ou déprisé à l'aune de qui l'éprouve. On y trouve la cruauté de l'absence de tout pouvoir, de tout devoir. Aucune connaissance qui ne soit désirée, dont le poids mort ne soit compris dans sa jouissance, ne fut-ce qu'en se fendant. Pas de sollicitude ni de compassion si ce n'est *intéressée*. Peu de terres fertiles mais la moindre pleinement travaillée *ad sensum*. Cent mille vrais temps morts, des scintillements d'éternité.

De ces brunes remuantes, vivaces, pétillantes, sonores, immédiatement séduisantes, enchanteresses et bientôt bruyantes, grossières, grimacières, irrémédiablement assourdissantes, fatigantes. Peut-être justifiées par le coût mais surtout insupportablement irrecevables la seconde d'après.

À la Closerie. Ce demi-monde de demi-culture. Gens définitivement perdus, dont la culture n'a pas enrichi, fortifié et affiné la perception et son désir mais tout mis en place, au placard. Culture de bouche-trou, on ne goûte pas, on connaît la vie et l'on s'en dégoûte. Mes jeunes filles, elles, ont encore l'écho d'une vivacité première. Elles sont comme « le peuple » pour certains, ou les paysans, ou la noblesse, toutes catégories sachant par la terre, loin des académies.

Les joues rondes craquantes comme des pommes, rosée, vaporeuse et charnue, de larges coups de pinceau blanc dans le jaune, la paille mouillée des cheveux, ses yeux comme deux fentes colorées plutôt vues que voyantes, des petites rangées aigües d'émail ourlées de rose pâle mais par-dessus tous les nuages des cheveux, pièges à lumière, aspiration, abîme moelleux, définitive débauche de l'œil.

Une autre à poignet puissant, à la main courte et large, le visage enfariné de blanc, peinte en rouge et en noir, un beau visage de rouée qu'il faudrait encore piquer de cruauté afin de l'enlever, lui donner plus de danse. Faute de quoi nous n'aurons qu'une garce ennuyée, nature manquée. Toutes ces filles qui n'ont pas trouvé la lutte amoureuse par peur et par la bêtise des mâles qui les devaient former, aigries, vaincues, définitivement séparées d'elles-mêmes, de leur féminité accomplie, jouissive. Maintenant *elles connaissent la vie*, elles ont tué la vie en elles, oblation au dégoût, à la perpétuité filandreuse : la fabrique d'enfant.

Cahier IX

Je ne vois plus que le jeu : le château de sable immédiatement éternel.

Je ne regarde plus la mort puisqu'elle est dans mon œil.
Et qu'elle m'apparaît pour ce qu'elle est, un phénomène de limite dans un tout qui la dépasse dans le temps même où elle règne. Je la dépasse moi aussi dans le temps qu'elle est ici.

Un cou de marbre chaud et laiteux, une fraîcheur de fleur.

Myosotis me lâche le dernier coup, elle se cabre, elle se hausse, elle me jette ses seins tant qu'elle peut, secoue les hanches : cela s'appelle enfiler son blouson.

La pointe du sein indigo écrase le poignet, le poing. Les cheveux fauves, très sombres (cèdre ?) volent sur les épaules hautes, le dos droit, le cou ondule, le visage fermé, concentré.

Sympathie immédiate : fine, quarante ans, elle boit du champagne à dix heures ce matin. Mieux que tout un chapitre introductif.

Celui qui s'amuse avec son sexe doit redoubler de masque, de silence. Moi ? Mais pas du tout ! Rien ne déchaîne plus l'envie, la jalousie et la haine des autres mâles (pour les femmes, il y a bien d'autres motifs). Chaque homme sait bien le luxe épouvantable, et l'intérêt interminable sur le crédit qu'est un bon amusement sexuel. Le décalage tellement comique entre l'obligation de parade et fanfare - discours sublimes - et la pratique effective ou chaque coup, chaque divine surprise exige le travail, l'effort laborieux, la préparation la plus méticuleuse, la plus acharnée pour, la plupart du temps, ne reproduire qu'en plus mal la commotion précédente. La petite mort est certainement plus pompeuse que la grande. Le plaisir y a bien peu de part. Elle donne le rang pour soi-même, pour traiter en force avec les autres mâles et en figure de carnaval triomphante avec les femmes, qui, de leur côté ne jouissant guère se dédommagent grandement au spectacle de ce ridicule ordinaire, le mâle ithyphallique et pioupesque : elles en connaissent trop bien le prix !

Règle générale. Comment ne pas adorer les jeunes filles, frais mensonges contre les femmes plus faisandé mensonge ? La bêtise a priori plutôt qu'a posteriori ? Etc., etc., ensuite, voyons les exceptions. Ou encore, jeune fille, triomphe du Paraître, exaltation de la vérité du vent, plus fort que l'être qui s'ignore et que nous ignorons avec lui. Ensuite, personne. Dans l'espace de personne, si personne ne pousse, la joie peut surgir...

Art du temps mort, de la demi-mesure, des nuances. Autre chose que le Tribunal Révolutionnaire !

Cahier X

Lola dégoûtante et bandante, elle se tâche, physiquement et dans l'âme. Elle est fêlée, mangée par le corps, étonnée, stupéfiée par la viande qu'elle érotise (spiritualise) puis qui lui échappe et qui l'assomme comme à l'étal du boucher la mouche se gave quand soudain un quartier de viande lui tombe dessus, la coince, l'écrase. Ses triomphantes règles, ses aventures érotiques de cirque Barnum.

Silence. Le visage épuré, densifié, concentré, le visage intensément silencieux de C. Si loin, il n'y a plus qu'elle. Ballet sans personne, sans musique, sans rien. Qu'est-ce qui est plein qui ne soit déchirant ? Succulemment déchirant ?

Rêver, rêver, apprendre à rêver. Le voyage ! Éros.

Vierge de lune oblongue, les mèches surnoises propices aux embuscades, aux retraites. L'œil gonflé comme la bouche ronde et trop en évidence, elle suggère la facilité de la meurtrissure.

Accélérations, accélérations, chant.

Une petite tête de jeune brute, bouche d'animal carnassier, nez rond qui pousse la terre.

B : « L'activité sexuelle échappe au moins durant un éclair à l'investissement de l'énergie et prolonge le mouvement du soleil. »

B : « Essentiellement, l'être humain a la charge ici de dépenser dans la gloire ce qu'accumule la terre, que le soleil prodigue. Essentiellement c'est un rieur, un danseur, un donneur de fêtes. (...) Le plein fait sur la terre de l'énergie rayonnante du soleil, ils ont la charge de la rendre à sa liberté première. »

La jeune fille brune souple garce au beau rire avide, acide, cinglant, la hanche ronde, la bouche au retroussis cruel, souple, souple et fine, suce sa chaîne. Le rire de l'animal qui tranche et qui entame la vie, les sourcils moquent, le regard se fend, se plisse en dague vive, perce joyeusement cruel.

Jeux de bouches sous la lampe. Les yeux sont cachés mais la bouche voit et elle est vue voyante. À peine se dégage-t-elle de la lampe, l'œil pique. Il fait nécessairement mouche. Passage, temps pris et fait. Jolie langue confiturée de fraise, qui dans un mouvement large, une insolence décidée ouvre et découpe la bouche en deux humides cosses fraîches, gonflées, languides et vives. La jeune fille n'a rien pour elle que sa décision, la densité de sa volonté. Deux cernes plus durs alourdissent etaturent le regard de ce qu'il ne voulut que la nuit et peut-être seulement en rêve. Fruit acide, dur, avide et âpre au jeu mais sans doute cassant, rigide, prompt à faire de sa ruine un poids mort redoutablement entraînant. La jeune fille entraîne ce qu'elle ne voulut pas et toujours veut l'au-delà de la prise. Fertile en peut-être, souveraine de papier, vouée au hasard. L'œil noisette noirci dans la concentration, la main souple, les doigts carrés, forts. De face, un visage dur, presque trop, presque ingrat malgré la jeunesse, sourcils, pommettes, nez, taillés pour les coups d'une tête de boxeur. La grâce du profil le cède à l'engagement volontaire de la face. Le contraste du profil élégant, raffiné, diurne et de la face d'emprise dévoreuse obstinée comme une folle. Cou flexible, délié. Soudain, voisine, une magnifique délavée rouge rose et bleue coule sur son siège plus qu'elle ne s'y assoit.

Aujourd'hui, quelle espèce de cendres veux-tu manger ?

Un rendez-vous comme la fermeture du temps, fut-il heureux, il enclot toute la journée, il la maudit.

Ses épaules larges et sa langueur, son air de vierge dans l'amour, encore dans l'étonnement d'être là, élue, choisie par le corps, le sexe, elle pur esprit, vapeur dans un si riche coffre intriquée. Cette bouche doucement ouverte, parée pour le pinceau, couleur, baiser, cendrée, jaune, rose et pale ample et distraite, qui porte le rêve. Lui faire l'amour dans le temps lent, sans poids du rêve et seulement sa voix un peu piquante, une légère aigreur, le bec de la colombe qui remet dans le temps commun. Mieux qu'une belle bêtise, une absence, royale, de spéculation. La douleur se perd dans sa majesté, son large corps de haut bord. Elle n'en retient que ce qu'il faut pour pimenter sa langueur, ou découvrir les dents de qui la baise. Femme de tombe en fleur, vierge lourde enlevée et ravie dans sa grâce terriblement, étonnamment annoncée de l'extérieur, tandis qu'elle s'y coulait toute, qu'elle y paissait depuis toujours familière. Rêve tendre comme la vulve gonflée, donnée, la signature aimable, prodigue, du don entier, désiré et tenu en même temps.

Marsyas bienheureux, Saint Jean décollé, Christ en gloire, ce dépècement, décollement, crucifixion, c'est le tranchant du temps saisi, c'est l'écart continu de soi à l'éternel. Tes actes sont des séquences, des morceaux d'illusion hors de l'éternité, dans l'infinie procession macabre du temps.

Une jeune fille de lune noire humide, la bouche de viande rose, l'œil de nuit, humide et fixe, les cheveux de réglisse blonde, la joue creuse et le nez grec, la tête baissée comme ma mort, le sourcil dense et noir trait de charbon, invocation à la terre féconde. Sa bouche s'ouvre en deux tranches gonflées, ses dents serrées surveillent les femmes souples et charnues qui passent. De ses petites mains longues, pâles et transparentes elle repousse ses cheveux luxuriants, véneneux, son visage entêtant est capiteux, en vérité elle effraie avec sa bouche sur ses os et les veines ! Tranquille, scandaleusement calme comme une morte qui a le temps. Petit squelette dansant, si gras par la bouche, sorcière aimable, terrible !

Ce visage un peu gonflé du matin, rosé, nacré. L'air de la nuit. Changement de gravité.

Elle me regarde. Sa prunelle me monte. Le noir mange le bleu et le sang gonfle la queue. La terre prend le ciel. Puis tout file. Il y a son corps pour ma bouche, pour les mains et les yeux mais pas de sexe. C'est un succulent verger, fruits ronds fermes, odorants, chauds, frais, irrigués, fruits dorés qui explosent dans la bouche ou qui timidement exhalent. Verger de goûts, formes, couleurs mais pas pour ma verge. (Ai-je jamais foutu pommes et citrons, pêches et tomates ? Je ne crois pas) Une fête du goût, sans confusion, insatiable, seulement la fatigue des muscles, l'assèchement de la langue, ou l'engourdissement de la pulpe des doigts ferment le banquet. La moindre force revenue, les fruits se mangent, éclatant au visage, de leurs volumes, coulants, ils bouclent tout, c'est l'horizon : bouche, yeux, paumes. Il n'est pas de souffle qui n'aille s'y mêler, s'y enchanter d'un corps plus réel, plus incroyablement profus et donné que tout autre part. Maintenant est ici dans sa gloire. Gloire de banquet. La présence réelle en une seule fois et tout le temps.

La présence pleine, sans commentaire, ni mode d'emploi, sans notice. La présence des choses en plein silence. La présence d'un corps au présent infini, la plénitude du paysage. Seins, hanches, anus tendre et con moussu, bienheureux con en cloche. Souffles, mouvement des danses. Un seul temps au verger odorant, pour maintenant, le fruit en bouche, main, le sexe au bon plaisir des escrimeurs.

Le beau, le grand *Lesbos* de B. chaude, ardente, de grands yeux noisette profonds, piquants qui se distillent, souriante, câline, insinuante, incroyablement féminine enjôleuse, caressant et prenant par les yeux expertement : finesse des degrés, profondeur de la touche. La petite femme en face comme un jouet, donne son oreille, sa main, ses lèvres, enveloppée du feu moelleux qui la roule, la tourne aux moindres inflexions de B, intense comme la mer, liquide comme le soleil.

Le silence n'est pas le vide mais une succession de fragrances, langues de flammes après langues de flammes. Le vide, ici, serait le point de vue de l'identité. Qui est celui-là brûlant sans paroles, insignifiant avec le monde ? Et qui est cet arbre donc ?

Maîtresse au goût silencieux, couleurs pour la bouche, la langue. Du vent et de la lune, fixe, lourde, mais un rire de branlée, la voix des jeux, du don léger.

Mon œil voit ce qui est ; mais aussi bien qui n'arrive jamais. Car il s'arrête en chemin : la terre de labeur et non de grâce, le lasse.

Reste donc qui tu es sans savoir et sans faire, pour moi, je ne féconde qu'en danse.

Mesure pour mesure : pour chaque lourdisse, un écrasement.

Brune velours, abricot. Bouche de bœuf sang caillé. Le menton se doublera vite et la joue donc. Une sensualité lourde qui ne se connaît guère. Tout ce qui aujourd'hui est délicatesse gonflera et tombera. C'est la beauté de la chute déjà présente tandis que le dessin tient encore. Lignes nettes, vigoureuses, apogée du bourgeon mais bourré d'automne à venir, *doublée* par le flux des chairs qui, par le sexe coule à la terre. Quel parfum ! La vie éclatante renforcée par la mort visible en pleine jeunesse, au fort du gonflement des sèves. C'est le sens du sexe, rouge et noire bacchanale, mousseuse et âcre âpre enlevée rampante. Le plus d'énergie et le plus de perte. Parce qu'ici c'est la perte optimale, nacrée noire et luisante, fine et ronde. La figure poissée de sexe, de séduisante mort, la mort tentatrice, celle qui invite à la doubler, à la lui faire, mettre la mort elle-même, bander plus fort et passer.

Voilà comment la mort séduit, elle vient parée comme un surcroît de vie, elle enjôle, elle est plus que la vie pourvu que je l'embrasse entièrement, sans retenue et que je saute, que j'y passe !

Qui hésite, qui se retourne se fige et meurt, mais qui flambe, le Dieu le monte aux délices.

Thierry Desalme